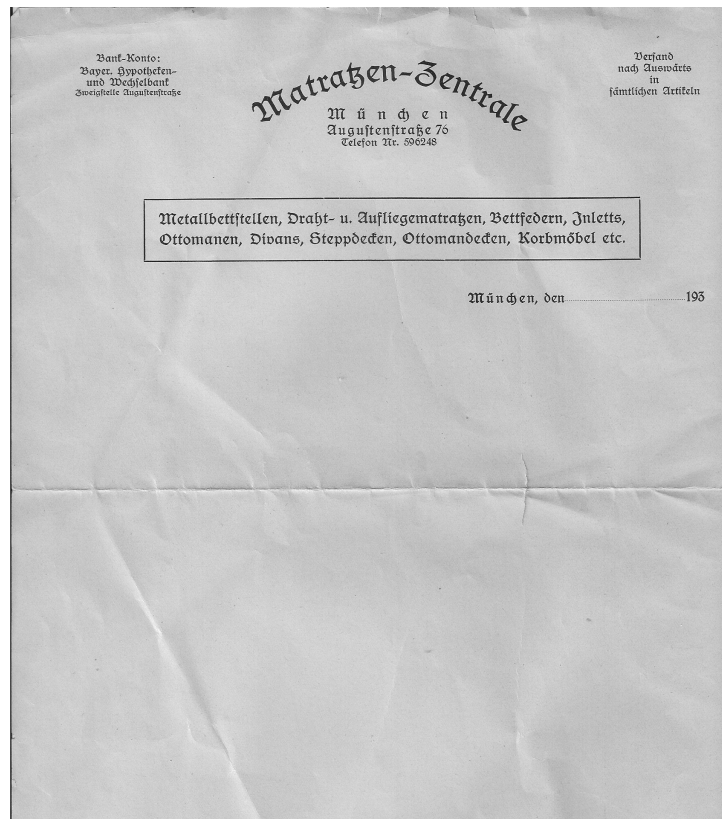


Un minimum de généalogie à l'usage de mes enfants (dont la curiosité pourrait se manifester un jour)

Moi, soussignée R. P., fille de M.K. et H.K-F. déclare être dépositaire de trésors d'ignorance concernant l'histoire familiale, trésor que j'entends distribuer équitablement à mes futurs héritiers afin de leur éviter tout sujet de discorde qu'on rencontre malheureusement dans maintes familles pourtant respectables. Ces trésors proviennent principalement de l'éloignement spatial dans lequel vivaient mes ascendants. Mes grand-parents maternels et paternels ne se sont jamais rencontrés !

Mes grand-parents paternels n'ont connu qu'un seul fruit de l'union de leur fils (la petite Eva-Chawa) qui avait émigré vers 1910 en Allemagne, où juif orthodoxe, mais néanmoins amateur de bals masqués- nullement de Pourim- y avait rencontré une tzigane à la chevelure sombre et abondante. Il n'a jamais cessé de la tutoyer, tzigane éphémère et indocile, fille de la bourgeoisie juive allemande, car elle lui avait été destinée comme épouse, et de ce fait, est devenue ma mère, après les délais imposés par les lois naturelles et humaines. Mais aussi, après avoir bravé l'opposition de sa famille, très affectée par l'union contre nature d'une jeune personne plus allemande que juive avec un garçon franchement juif et qui plus est polonais ou russe. Parlant un simili-allemand, que des connaisseurs pouvaient reconnaître comme du yiddish, déjà enrichi de bajuvarisme (note = patois bavarois). Cette union (désapprouvée) fût bénie, ce qui me valut un frère plus jeune de 4 mois, plus les neuf de rigueur. Ensuite deux soeurs à intervalles réguliers de quatre ans chacune. Cette famille nombreuse a donc mis huit années entières plus deux mois moins cinq jours, pour se constituer, ce qui fut fait vers la fin des années vingt, époque sinistrement connue pour son vendredi noir.

La prospérité du commerce de mes parents : dans l'immédiat après-guerre brocante (le registre obligatoire d'achat, périodiquement contrôlé par la police est tenu à la disposition des curieux), ensuite "Matratzen Zentrale" (papier avec en-tête) Augustenstrasse 75, déclinant au moment de la crise, cela a eu pour effet favorable de faciliter la décision de tout liquider et de quitter dès 1933, cette Allemagne là.



Il y avait eu auparavant quelques signes extérieurs de prospérité. M. K. fils aîné, qui de son enfance pauvre et héroïque (il devait par exemple subtiliser du charbon destiné aux locomotives à vapeur, il n'en existait pas d'autres heureusement) avait été en proie très jeune déjà à des goûts de luxe : demeure aristocratique où accumuler des splendeurs orientales. Et il avait réussi à louer un appartement dans un ex-palais seigneurial qu'il décorait de façon disparate. Il avait installé un divan recouvert d'un authentique Kelim turc.



Allongé sur ce divan, tourné coté mur on pouvait contempler, le temps qu'il fallait, une broderie turque en fils d'or sur fond de soie rouge, toujours plus turque ! On pouvait y déceler des architectures à nombreuses coupoles, jamais pareilles, la base de ces palais était joliment arrondie comme des arches de Noé. Au milieu de ce carré dominait un élément énigmatique composé de lignes inextricables, curvilignes, genre jouet qu'on claque. Un labyrinthe inépuisable, une calligraphie hautaine devant laquelle on reculait à l'état d'analphabète définitif et béat. C'est vrai qu'à l'âge de la maternelle on nous avait déjà enseigné l'aleph-beth, on laissait à l'école le soin de nous inculquer le gothique et -seulement plus tard- au secondaire aussi le latin.

Il y avait des vrais et des faux meubles de famille, aussi des meubles en rotin déjà, très années vingt, une collection de candélabres de synagogue et autres, ménorahs d'orient et d'occident, encore une des petites folies d M.K. , qui étalait aussi des masques javanais qui servaient parfois en période de carnaval. Il y avait une mandoline, bien que décoration murale, M.K. utilisait sans scrupule cet instrument pour accompagner ses chants, sans toutefois omettre de le raccrocher correctement. H.K. ne chantait que pendant de brefs instants, juste pour nous convaincre que c'était, encore ?, infailliblement faux. C'est elle qui avait la mémoire des nombreux refrains, sinon tout se terminait en la-la-la...

Autres signes de richesse ? Il y avait bien une gouvernante d'enfants, pas toujours la même, il n'y avait jamais eu de nurse au voile blanc ou bleu marine, ni de soubrette avec une pièce d'organdi amidonné posée comme un diadème. Pourtant au-dessus de la table il y avait bien au bout d'un long cordon une sorte de poire en bois tourné, il suffisait d'appuyer sur un bouton au milieu de la partie inférieure aplatie et voilà que se présentait Théa, Minka, Zinzi ou Latti.

Chez l'unique grand-mère que j'ai connue (la maternelle), même pas de photo. Je me souviens d'une petite femme aux grosses lèvres et fortes dents, coiffée d'un "Kapotthütchen", chapeaux d'une autre époque (19ème), très curieuse de nos dessous car le froid nous guettait, "ah ces mi-bas, on ne devrait pas..." .

Chez elle c'était Anna, une matrone énergique et fidèle (40 ans de service), l'ex-nourrice, promue cuisinière, blanchisseuse etc, qui décidait.



Probablement une bonne à Furth

Il y avait bien l'oncle Maier qui faisait l'important, les caprices d'Eli le rendait menaçant "Du wart mal, Du pass mal auf ! (Toi attends seulement, prends garde !). Il n'avait pas de cheveux, était-il chauve ou tondu ? Son frère Martin pas davantage. Martin ne disait presque rien. Il sortait par moments des crayons ou friandises de ses poches, il nous les donnait en marmonnant.

L'oncle Maier qui avait beaucoup voyagé nous faisait voir son album de cartes postales. Il avait été à Isola Bella au Lago Maggiore et même jusqu'au cercle polaire, à Hammerfest. Il m'amenait au café. Il y avait des musiciens qui jouaient la marche de "Carmen" et je ne sais plus quoi de connu.

Ils habitaient à la Max str. 13 à Fürth (https://de.m.wikipedia.org/wiki/Datei:Fürth_Maxstr_13_x2_D-5-63-000-890.JPG).

En 1977, j'ai revu cette maison. Il y a toujours un restaurant en bas (avec des odeurs de saucisson et de soupe) et des escaliers en bois ciré.

Sous le porche de la communauté juive, j'ai vu une plaque avec les noms des militaires tombés en 1914-18. Aussi un certain Leo Fleischmann (le troisième et plus jeune des frères) y était. Il y a toujours un cimetière très ancien (le plus ancien de l'Allemagne ?). Il y a là les tombes des grand-parents, peut-être d'autres aïeux ? Je ne sais pas assez... L'herbe y est très haute, ils m'ont prêté la clé, personne ne m'avait accompagnée.

Mon père ne venait jamais avec nous à Furth.

Autre fragment de souvenirs,
avec plus de renseignements sur la famille paternelle.

Le frère aîné (de la mère de Rachel) s'adressa à une agence pour recueillir des renseignements sur l'individu qui risquait de devenir son beau-frère. Hélas, il n'appris rien de répréhensible à son sujet (les réponses des personnes contactées existent encore, des pièces à verser aux archives familiales (à constituer ?)).

Lui venait - si j'ai bien compris de la branche pauvre d'une famille orthodoxe de Pologne. Son père était un homme saint, penché sur les écritures saintes. La mère ne pouvait pas se permettre de le rejoindre sur cette voie, elle devait se pencher sur le livre de comptes et y mettre de l'équilibre. Il paraît qu'elle était énergique, de belle prestance et de caractère exécration.

Sa soeur, Tante Gisela Schmid, femme belle que nous avons vue de nos propres yeux, et entendu de nos propres oreilles, soupirs et gémissements. Elle était une pharmacie portative, se couvrait d'un grand nombre de châles et nous recommandait de suivre son exemple. C'était elle qui vivait déjà à Munich quand mon père était venu y chercher fortune.

Elle avait une fille - Fanny - et un frère - quel était déjà son nom ? Fanny, nous l'avons retrouvée à Anvers, mariée à un beau garçon très brun, un M. Tornhajn, représentant en bonneterie (il remettait aussi de la marchandise à mon père, à des fins de colportage). Il m'a fait un cours - avec exercices pratiques sur la meilleure façon de cirer les chaussures. Toute personne désireuse de s'initier aux pratiques maniaques de nettoyage peut en toute confiance faire appel à moi qui ai été élue autrefois pour perpétuer cette tradition ancestrale, pour la divulguer même à des indignes...

Fanny avait eu de beaux enfants, très bruns, très orientaux. Dans sa maison il y avait un chien berger enragé qui faisait trembler une porte vitrée par ses assauts. Je me souviens aussi que sur la table, parmi d'autres vaisselles, se trouvait aussi un pot de chambre. Parfois la petite fille aux yeux noirs y était assise.



Un enfant de Fanny Tornhajn